

Entretien

“S’IL N’Y A PAS UN PEU DE FICTION, ALORS À QUOI BON?”

Venu au théâtre par accident, **VINCENT THOMASSET** travaille autour du langage, qu’il soit littéraire, musical ou chorégraphique. Dans sa nouvelle création, *Ensemble Ensemble*, avec trois danseurs et une comédienne, il passe au dialogue et approfondit la figure du double.



lant illouz

“Le corps émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire”

Après *Lettres de non-motivation* de Julien Prévieux, créé en 2015, vous présentez *Ensemble Ensemble*. Quels sont les différents matériaux que vous avez convoqués pour ce nouveau spectacle ?

Vincent Thomasset – Comme le projet date de plusieurs années, de nombreux matériaux accumulés au fil du temps se sont comme sédimentés. Puis l'écriture est venue. Au départ, j'avais pensé un projet pour une femme qui traverserait des villes, des paysages, des régions dont elle ne parlerait pas la langue. Puis j'ai ressorti des carnets intimes d'une femme, Annie Duthil, trouvés dans un marché aux puces il y a longtemps. En tapant son nom sur internet, j'ai entendu sa voix dans une émission, *Mémoire du siècle*, où elle racontait sa vie et surtout celle de son père, un grand pédagogue. C'est un matériau très riche et intéressant sur lequel nous avons travaillé au début, puis nous avons à nouveau bifurqué, même s'il reste encore cette idée-là : qu'est-ce que l'on raconte quand on se raconte aux autres ? Comment se raconte-t-on au cours d'une vie ? Comment est-ce que l'on appréhende tout ce qui nous traverse sous forme orale et écrite ? Pendant longtemps, j'ai cherché une manière de parler des choses sans en parler ; avec ce projet, je cherche à parler de choses dont on ne parlerait pas comme ça. Il n'y a pas de sujet spécifique, plutôt des choses volatiles, entre le réel et la fiction.

Est-ce que se raconter soi-même nécessite un rapport à la fiction ?

Pas nécessairement. En revanche, je dirais – et c'est très personnel – que s'il n'y a pas un peu de fiction, alors à quoi bon ? C'est pour cela que je fais ce métier. J'ai un rapport fort à l'écriture depuis mon enfance. Je n'ai pas de forme de croyance, malheureusement, j'aurais aimé croire à quelque chose que j'estime fictionnel. Alors je travaille avec la fiction pour essayer de la rendre tangible, quelque chose qui ne serait pas concret mais qui existerait. Les personnages disent ce qu'ils ressentent, mais aussi comment ils se sentent physiquement. Ce sont des petites choses, délicates, des comportements induits par ce qui se passe dans la tête et ce que l'on ressent.

C'est délicat à dire et à mettre en scène ?

Oui, et en même temps c'est ce que j'ai envie de faire. Je crois que c'est une pièce de la maturité pour moi, je suis allé de droite à gauche, j'ai mené mes recherches et là, j'ai l'impression de toucher le cœur de ce que j'ai envie de travailler. J'avais écrit beaucoup de textes et en rencontrant l'équipe, certains sont devenus plus évidents que d'autres, notamment un dialogue. Je n'avais jamais écrit de dialogue.

Oui, c'est étonnant, d'autant que les auteurs contemporains se méfient du dialogue...

Je m'en méfiais aussi ! J'écrivais des textes hétérogènes que j'assemblais. Maintenant, j'arrive au théâtre et au dialogue. J'ai commencé par écrire un texte pour une femme et puis j'ai mis des didascalies dans lesquelles je lui disais des choses, je lui parlais, et je suis finalement parvenu à un dialogue, les didascalies ont laissé place à un deuxième personnage. Je les appelle “moi” et “toi”.

Comme si l'auteur dialoguait avec son personnage ?

Oui, avec l'interprète et le lecteur aussi. Et il y a un acteur qui dit les didascalies, ça lui donne comme une fonction de metteur en scène au plateau. Il y a un dialogue entre “moi” et “toi”, entre une femme et un homme, la vision du couple peut être convoquée, mais j'essaie de ne pas aller en plein dedans, alors comme dans *Bodies in the Cellar* (2013), j'utilise le doublage. J'ai toujours été fasciné par la figure du double. Quand j'écrivais adolescent, je parlais déjà à trois niveaux, il/lu/je, comme une tentative d'appréhender le monde à plusieurs niveaux, à travers différents axes. Mais la présence du corps est importante pour moi. Quand j'ai commencé le théâtre et que je me suis retrouvé sur un plateau, j'ai eu le sentiment de me trouver du bon côté des mots, je l'ai ressenti. Avant, les mots me tournaient dans la tête. Là, je travaille avec trois danseurs et une comédienne, c'est aussi pour revendiquer l'importance du corps. Contenu et contenant sont ex æquo, pour se dire que les deux peuvent parler à armes égales.

Qu'est-ce que le corps peut dire que la pensée ne dit pas ?

Le corps ne dit rien mais il permet de comprendre des choses sans mettre des mots dessus. Il émet des signes qui complètent les mots ou bien parfois disent le contraire. J'ai l'impression que le corps peut dire plus sincèrement ce que l'on veut dire réellement comme une forme de vérité.

Vous travaillez toujours la question de l'identité ?

J'ai toujours essayé de définir ce que l'on est et la manière dont on a envie de se définir et de définir ce qui nous entoure. La construction de l'identité est complexe et nourrie de ce que l'on traverse et des lieux qui nous ont construits. C'est ce point de rencontre entre mon histoire, les histoires et l'Histoire. Hervé Pons

Ensemble Ensemble Écriture, mise en scène et chorégraphie Vincent Thomasset, le 26 septembre à 20h30, le 27 à 21h, Théâtre du Gymnase. Création à Actoral.17